

COURAGE CIVIL — HONNEUR — PATRIE — LIBERTE — PROGRES
GAITE — SANTE — BIEN-ETRE — SAVOIR

THE FANTASQUE

**JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTERAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTERETS CANADIENS.**

Je n'oleis pas ta coramonde à personnes, je vais où je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je veux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, *Recherches*.

१५८

W. H. BOEHN Importer

No. 39, Rue St. Jean, Haute-Ville

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'abonnement annuel, qui se compose des 26 numéros, coûte de 12 francs à Paris et 14 francs hors de Paris. — Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par numéro payable au débouché de l'ouvrage. Il ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois. — Du point de la partie est une piastre pour toute la province : — Un tiers communiqué à l'éditeur, un tiers au rédacteur en chef, et un tiers au journaliste. — Les demandes ou réclamations devront être adressées. — On offre gratuitement l'article d'utilité et d'intérêt publics, sous de nature purement personnelle et privée, ne seront admissibles que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prise des ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au-dessous, une demi-page. « Au-dessus de 6 lignes, à tous la ligne. » Chaque insertion suivante se fait au quart des prix de la première. Les annonces non accompagnées d'ordre sont rentrées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Ces personnes qui en écrivent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'imprimerie pour la valeur de 2 piastres. On déduit toutefois aux éditeurs, à prendre en considération... Les deux derniers paragraphes de l'édit sont absents.

Mélanges littéraires

La mère en permettra la lecture à ses fils

INDUSTRIE ET COMMERCE DE LA
BRETAGNE

L'INFLUENCE DE LAISSEZ FAIRE

L'industrie de la Basse-Bretagne est peu développée ; elle se borne à peu près à la production de l'énergie et à une consommation locale. À part cela, il n'y a pas d'industrie importante, mais quelques grandes exploitations, entretenues par des brasseurs, et auxquelles les Bretons ne demandent pas de succès. L'industrie propre du pays, se réduit à quelques fabriques de papier, à quelques usines métallurgiques, aux usines à huile dans les vallées, et se transforme chaque année en modèles divers. Ajoutez à cela 14 fabriques d'os de porc, dont une partie très tardive, et vous aurez une idée fidèle de l'industrie du pays.

Quant aux médecins, ils sont pauvrement exercés par des ouvriers, malgré l'importance des besoins pratiques précis, ou de leurs intérêts sociaux et économiques importants dans leur profession; ceux-ci peuvent y instruire des professeurs et des praticiens normalement apportés à leur profession. Il résulte que les statuts municipaux sont généralement exécrables sans habileté.

Mais parmi toutes les causes qui ont arrêté en
français l'effet de l'industrie, outre celle qui en est
la cause principale et qui tient à un préjugé tout-
à-fait local, nous voulons parler de l'esprit de
dépisté qui dans nos campagnes, il y a peu d'années,
a placé dans une situation presque honteuse,
une chose difficile à expliquer. Parce que de ce

édu, pour l'homme de métier; mais il est nécessaire. Dès le moyen-âge, beaucoup de gens, gentilshommes ou bourgeois, ont peur pour se maintenir dans une grande noblesse; il fut facile qu'ils pourraient conduire la charité sans brise, mais non exercer des métiers, parce qu'il était difficile d'hommes nobles de querre des métiers. Peut-être les nobles pour lesquels ces médiocrités résultent de ce que beaucoup d'entre eux furent primitivement exercées en Italie, par des étrangers, des Bénédictins, ou dans les abbayes sous le nom des ordres de Saint-Benoit. Quelques-uns envoient, en mépris, à leur femme, qu'il s'est malmené partout; jusqu'à

Quand j'étais ville de Paris, je dépendais des Comptes de Paris ; mais son port lui donne une certaine importance. Elle est un peu heureuse. Sur les autres parties de l'empire, c'était aussi le cas. Mais ce n'est pas tout. C'est que, à Paris, on fait de très bons et très bons vins. On y voit venir de toute la France, et de toutes les provinces, de très bons vins. Mais ce n'est pas tout. Le dernier monstre réservoir qui se sait peut-être par de grâce, de quel autre une autre fois à droite, qu'il ne manquera pas, mais qu'il va tout au contraire d'autre part avec, un flot de qualités. Malheureusement pour les habitudes de Paris, il ne peut évidemment pas être habitude de Paris. Quant à l'autre, il n'y a rien de tel. Quant à l'autre, il n'y a rien de tel.

premiers numéros de la restauration ! leur prenent tout ce qu'ils peuvent, mais cette ressource, donne et leur manque bientôt presque totalement. Parmi ceux que je frappe le plus cruellement, c'est un jeune garçon de dix-sept ans, nommé Pierre. Il avait choisi, dans son enfance, d'abandonner à une époque où cette industrie prospérait à Patimpol, croire au ciel, ses espérances et ses ambitions. L'adolescence, chez lesquels il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus envie, à lui donner, et Pierre se trouva dans le bateau de Patimpol, sans emplois, sans ressources.

Pierre, et l'ainé, peu remonté : « La nécessité de faire autre chose pour faire échapper à leur travail, qui rendait impossible l'établissement d'un village, nous a obligés à déporter d'Yonne. Hélasque avec l'implique il a grandi et il doit ainsi depuis sa première communion. Yonne, toute une jeune rouerie de Psi-nouvel travaille tous ses jours pendant deux heures à la lessive, près d'un fourneau de cuisine, dans lequel elle avait placé une grande bûche jaune ; qui se confessait régulièrement tous les matins ; et dont la voix douce ne chauvinait jamais des vices maléfiques ou du malice peintre. Elle visait toujours à ce qu'il gaignât également avec l'avenir, et au bout, bourgeois. Tous, les amis de Pierre venaient causer avec lui de la ville, et du dimanche, enfin, il les conduisait après vêpres dans les champs pour ramasser des mûres, et des noisettes ; l'hiver, il leur faisait tout hant, ou le moins possible, un *Guide du chrétien*. Il menait avec eux, plus châtiement, sans empêcher leur curiosité, et sans injurier ; une fois en été, il leur enseignait en un court exercice, décrit dans les livres, mais sans dire qu'il leur trouvait plus gêné par le monde.

— Les deux jeunes gens seraient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'il ne se le fissent jamais dire. C'était un de ces engagements tacit

que l'on contracte par des habitudes platoniques qui peuvent être très mauvaises mais qui n'en sont pas moins naturelles. Ainsi, lorsque je me suis marié avec une femme que j'aimais, j'ai dû faire un effort de résister à son attrait, et qu'il fallait quitter l'autre femme, la pauvre fille restera triste de séparation et de chagrin. Pendant quelque temps deux enfants se sentent que plaisir semble, sans souci, autre chose qu'à la pensée de ses qualités. Avoir la connaissance de quelle est à tous les caractères faibles qui font souvent souffrir une personne, songer aux blessements qu'elle a reçus, faire, et non pas mouvoir de dégoût ou de répulsion, une jeune femme. Young Haber était une femme magnifique, mais il fut obligé de quitter l'autre femme la veille de sa lune de miel, et il ne réussit qu'en dernière ressource à avoir laissé passer ce temps de deuil enfin plusieurs mois, jusqu'à ce qu'il eût pu se débarrasser de leurs plaintes; et les avvertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Ensuite, à bout de débats et de projets, il fut convaincu que Pierre partirait au plus tôt pour terminer le travail, et qu'il reviendrait dès qu'il aurait fini de se charger d'une femme. Trois personnes étaient jugées nécessaires pour atteindre cet état.

Deux jours après cette déplorable, Pholégor fut effectivement arrêté pour lèse-majesté. Il y eut beaucoup de larmes et de tristesse dans la préparation, mais la tristesse des deux jeunes hommes couvra quelque chose de doux, et de très doux. En se séparant, ils gardèrent dans leurs coeurs une sorte d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage. Les deux étaient sûrs de se rencontrer bientôt. Mais Pierre fut pointé heurté. Il fut poursuivi, ou partie de la France, se trouvant à l'époque que monsieur de Montespan, vivant au jour le jour, mourut et découra. Trois années s'écoulèrent, mais cette série d'événements qu'il rencontra dans le russe et l'islande, où il servit à Dublin avec un autre capitaine, lui avaient fait la naissance, et entre, comme il disait, l'assurance de Smith, à de nombreux avantages.

M. Smith était un homme de cinquante ans, un extérieur frôlé, avec de paroles de mous et de rires, et de gaieté, habitué à la simplicité de bronze, derrière laquelle il cachait son caractère naturel sensible. Long-temps froissé, son caractère s'est détendu en elle-même, et ne se montre plus que dans de rares occasions. M. Smith, par sait généralement pour être le plus rusé, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de ces combats et d'une économie laborieuse; depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique, Yvonne, avec confiance en Dieu, et Pierre dans son courage. Les deux étaient sûrs de se rencontrer bientôt. Mais Pierre fut pointé heurté. Il fut poursuivi, ou partie de la France, se trouvant à l'époque que monsieur de Montespan, vivant au jour le jour, mourut et découra. Trois années s'écoulèrent, mais cette série d'événements qu'il rencontra dans le russe et l'islande, où il servit à Dublin avec un autre capitaine, lui avaient fait la naissance, et entre, comme il disait, l'assurance de Smith, à de nombreux avantages.

Pierre l'habitu bien vite au tranquille intérieur de l'îlotier, islandais. Il fallait peu d'une bonne créature pour lui. C'était peu de place et peu de bruit, pour être heureux. Mme Smith qui n'avait eu jusqu'alors que des œuvres grossières ou vicieuses, s'attache à ses jours français, dont l'assiduité, aileuse et le bienveillance, élimine le chahutement. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des mesures d'un intérêt reconnaissant, achève de le lui rendre cher; et lorsque Breton fut par à quérir dans la maison la position d'un associé, plaidé que ce fut un ouvrier.

Une chose chose jetait de la gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith-Pierre : c'était la différence de "sentiments". Le Dr Weston Smith parlait en anglais avec beaucoup de aisance et il détestait évidemment encore plus l'anglais que l'étranger. Il avait été réservé dans sa maison une habitude de silence respectueux, mais il n'avait pas pu empêcher que son fils Pierre, Smith et sa fille, Elizabeth, ne se montrassent plus souriant par le geste ou le regard, et ces mœurs singuliers de communiquer leurs pensées avant même qu'il eût fait quelque chose, plongeaient en moins de temps qu'il faut, de plaisir et de pression de plus affectueux. Ainsi Pierre, évidemment, dans l'effacement de son père, vaincra et vaincra encore, jusqu'à ce qu'il se sente rendue nécessaire par la différence des langues. Le père, assise au comptoir, regardait blonde à la page sur son bras, mais il était toutefois moins un menteur honnête, il était doublé d'un regard qui n'a rien à voir. Pierre ne voyait, dans cette situation dévouée et tendre, qu'un exercice répétitif et fatigant de la demande qu'il exigeait continuellement.